



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

La 2^{ème} DB sinon Rien !

Ou l'odyssée de sept Cadets de la promotion Corse et Savoie.

Le 1er mars 1944, par une aube maussade, le transport de troupe britannique « Ormonde » pénètre en rade d'Alger. A son bord, deux mille hommes environ qui arrivent d'Angleterre pour rejoindre les formations stationnées en Algérie.

Et parmi eux, notre petit détachement, une dizaine d'aspirants de la promotion Corse et Savoie qui ont quitté Ribbesford à la fin de décembre, puis ont été mis en route sur l'Afrique du Nord après un séjour en transit au camp de Camberley.

Ce séjour, que l'on nous avait annoncé très bref a finalement duré huit longues semaines, totalement dépourvues d'intérêt, au cours desquelles les seules activités ont été le service de jour et quelques conférences de garnison. Animés, comme tout jeune officier nouvellement promu d'un légitime désir de servir et d'exercer ses responsabilités, c'est dire combien nous avons dû piaffer d'impatience dans l'attente de ce départ toujours remis; mais aujourd'hui notre espoir s'est concrétisé et en contemplant l'imposant décor de maisons blanches étagées au flanc des collines, nous avons le sentiment de toucher au but.

Sans avoir la moindre notion de l'organisation militaire algéroise, nous étions persuadés, jusqu'à notre arrivée, que nous allions être pris en charge, ou tout au moins, accueillis par une unité ou un service quelconque. Installés sur le pont avec nos bagages, nous scrutons la foule sur le quai car le bateau a maintenant accosté et déployé l'échelle de coupée. Parmi les nombreuses personnes qui montent à bord, nous cherchons à discerner l'officier - car dans notre esprit ce ne peut être qu'un officier, peut-être supérieur - qui va venir prendre contact avec notre détachement et nous donner des directives. Mais personne ne semble faire la moindre attention à nous et, au fur et à mesure que le temps passe, nous voyons les détachements britanniques et américains quitter le navire, se regrouper et embarquer dans des autocars vers de mystérieuses destinations.

Pour tromper l'attente, accoudés au bastingage, nous contemplons le port d'Alger. Sur une jetée voisine, une inscription gigantesque « UN SEUL BUT: LA VICTOIRE ! GENERAL GIRAUD » s'étale en lettres noires sur plusieurs mètres de haut.

Malgré la pertinence de cette injonction, cette inscription nous surprend un peu car, pour nous qui venons d'Angleterre, il n'y a qu'un patron militaire et civil de la France Combattante, c'est le général De Gaulle. Nous savons, bien sûr, qu'il a eu des moments difficiles après le débarquement des Américains dont l'antipathie à l'égard du général De Gaulle est un fait connu et nous n'ignorons pas que, pendant un certain temps, il a dû assurer avec Giraud une sorte de co-présidence, mais nous pensions que tout cela était de l'histoire ancienne et que, désormais, Giraud ayant le commandement de l'armée d'Afrique, toutes ces querelles d'influence étaient résolues.

Or comme nous ne tarderons pas à le constater, même si De Gaulle s'est maintenant assuré la prééminence, tout est loin d'être réglé et les Américains, en la personne de Roosevelt, n'ont pas renoncé à "torpiller", par tous les moyens en leur pouvoir, le chef de la France Libre.

Nous observons également avec surprise la diversité des uniformes. Bien sûr il y a de nombreux militaires Anglais et Américains revêtus de leurs tenues nationales, ce qui représente déjà une importante variété mais, ce qui étonne davantage, c'est de voir les militaires français eux mêmes se répartir en trois catégories bien distinctes :

Ceux qui viennent d'Angleterre, une minorité à vrai dire, portant le battle-dress britannique, ceux déjà affectés aux forces d'Italie ou aux unités de l'armée d'Afrique arborant des tenues américaines toutes neuves et, enfin, ceux de l'ancienne armée de l'Armistice venant de divers horizons, dont la Syrie et n'ayant sans



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

doute pas encore de statut bien défini, qui sont revêtus de l'uniforme français d'avant-guerre, portant souvent bottes et culotte de cheval. Cet ensemble disparate, nous nous en apercevrons bientôt, reflète très exactement le manque d'unité, pour ne pas dire plus, de la garnison d'Alger où des clans totalement étrangers l'un à l'autre, voire antagonistes, se regardent en chiens de faïence et omettent de se saluer.

Lassés d'attendre, nous dépêchons l'un d'entre nous aux nouvelles: nous le voyons aller et venir sur le quai puis finalement engager la conversation avec un militaire nonchalamment appuyé à un petit car et qui ne fait pas le moindre effort pour rectifier la position. Notre camarade revient, un instant plus tard, pour nous dire que ce car, fourni par le bureau de garnison est à notre disposition pour nous conduire à nos cantonnements. Le jeune militaire, un sergent à l'air lymphatique, a sans doute jugé l'ascension de l'échelle de coupée trop fatigante pour monter nous prévenir à bord !

Quoiqu'il en soit nous embarquons dans ce véhicule qui, après un court trajet dans le port, nous dépose devant un ancien blockhaus dépendant de l'amirauté. C'est là, paraît-il ! Toujours encombrés de nos bagages, nous pénétrons dans une salle bétonnée, sommairement aménagée en dortoir, qui prend jour par des fenêtres à barreaux donnant sur la mer, toute proche. Dans un coin, trois adjudant-chefs, appartenant visiblement à la vieille garde semblent prendre un vif plaisir à se restaurer avec une boîte de pilchards et une bouteille de vin rouge. L'un d'eux, après avoir jeté un regard atone, s'enquiert: « C'est vous les aspirants qui arrivez d'Angleterre? » et devant notre réponse affirmative, il ajoute: « En bien ! On ne vous a pas gâtés en fait de cantonnements. »

Nous tirons en tout cas une première conclusion de ces conditions d'accueil, c'est qu'en cet Alger de début 1944, les militaires de l'ancienne armée de l'Armistice qui tiennent le haut du pavé pour tout ce qui touche au service général et de garnison, considèrent, comme avant guerre, qu'ils aient ou non le statut de Saint-cyriens, les aspirants comme des sous-officiers et les traitent en conséquence. Cette fâcheuse découverte se confirmera durant tout notre séjour dans la place.

Pour le moment, il ne nous reste qu'à nous installer et à faire un peu connaissance avec la ville car le sergent, chef de voiture, vient de nous faire savoir, de la part du bureau de la garnison que rien n'est prévu pour nous jusqu'au surlendemain matin, date à laquelle nous serons présentés au général Koenig à l'hôtel Saint-Georges.

Cette perspective nous remonte un peu le moral car nous imaginons que ce chef prestigieux, héros de Bir Hakeim et fidèle compagnon du général De Gaulle, nous dira enfin quelque chose de concret concernant notre avenir. Malgré cela, lorsque nous nous couchons, ce soir là, dans des sacs de couchage aussi rugueux et humides, bien que moins froids, que ceux de Camberley, avec, comme bruit de fond, le fracas des vagues qui battent le pied de la muraille, cet avenir ne nous apparaît pas sous des couleurs riantes.

La présentation au Général Koenig se déroule dans la grande salle des colonnes de l'hôtel Saint-Georges, ce palais des mille et une nuits, environné d'un parc merveilleux, plein de chants d'oiseaux. Ce cadre prestigieux nous fait augurer favorablement de cette entrevue. Il est évident, à nos yeux, que dans un état-major aussi somptueusement installé, on va prendre des décisions rapides et pertinentes à notre sujet.

Hélas, cette convocation dont nous attendions tout va se révéler, comme le reste décevante. Cette déception, bien sûr n'est nullement imputable à la personne du général Koenig qui a bien l'allure du chef brillant que l'on nous avait décrit. Non, ce qui est à mettre en cause, c'est bien l'ambiance délétère de l'organisation militaire en Afrique du Nord à cette époque, où les responsables de haut rang tirent à hue et à diable sous l'œil complaisant des autorités américaines. Il en résulte que personne ne sait au juste qui commande quoi, ou plus précisément que personne ne commande rien à l'exception sans doute des patrons des grandes unités opérationnelles qui, eux, ont leurs troupes et leurs moyens en main.

Le Général Koenig, en son nom propre et au nom du Général De Gaulle a même pour nous des paroles d'accueil chaleureuses, qui sont d'autant plus agréables que ce sont les premières depuis que nous sommes promus officiers. Mais pour les affectations ... il faut attendre. Des contacts vont être pris avec l'état-major du Général Giraud pour étudier notre répartition dans les unités, compte tenu de nos choix d'arme. Cela



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

toutefois peut prendre du temps car après les pertes subies en Tunisie, les effectifs ont été reconstitués à 100% et il n'y a guère de places vacantes, surtout, il ne faut pas se le dissimuler pour de jeunes aspirants n'ayant pour la plupart, aucune expérience du combat. En attendant, il ne nous est pas interdit, si l'occasion se présente, de prendre directement des contacts et si une affectation souhaitée se révèle possible, le maximum sera fait pour nous donner satisfaction.

Ces propos, malgré le ton très bienveillant et compréhensif, ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'on nous aurait tenu dans un bureau de placement en période de crise de l'emploi. Evidemment, pour nous qui nous sommes engagés et avons sacrifié tout le reste, naïvement persuadés que le pays avait besoin de nous, c'est un peu dur à avaler, mais c'est ainsi.

De la sorte, une nouvelle période d'oisiveté de plusieurs semaines va commencer pour nous, simplement coupée par le service de jour que nous prenons à raison d'une fois par semaine environ, soit à la caserne d'Orléans, soit à la caserne Vallée, toutes deux situées sur les hauteurs d'Alger, et dominant la rade de leurs antiques canons. Ce service, comme celui que nous prenions à Camberley n'a rien d'exaltant, et cérémonie aux couleurs, surveillance des repas et résolution des petits problèmes quotidiens en assurent la trame. De plus, alors que là-bas, nous avons accès de plein droit au mess des officiers, ici, en vertu des traditions désuètes déjà évoquées, nous n'avons accès qu'au mess des sous-officiers présidé par un adjudant chef qui aurait sans doute les lèvres écorchées s'ils nous appelaient « mon lieutenant » et nous donne d'un air protecteur du « Monsieur l'aspirant »

Je trouve cependant un agrément à ce tour de service, c'est la traversée de la Casbah pour rejoindre la caserne. À cette époque, un Européen seul peut s'y aventurer sans courir d'autre risque que celui de se faire dérober son portefeuille, mais ce risque n'est-il pas commun à toutes les villes méditerranéennes et sûrement moins grand ici que dans les quartiers chauds de Marseille ? En dehors de cela, on ne suscite qu'une vague curiosité, et en revanche quelle couleur locale, faite de bruits et de teintes violentes ! Dans les rues tortueuses et escarpées, des enfants en haillons se traînent dans les caniveaux et parfois se précipitent pour réclamer quelque menue monnaie ; des femmes voilées, le regard pudiquement baissé sous le haïk, se hâtent en silence vers des rendez-vous connus d'elles seules ; devant les cafés maures, où d'antiques phonographes à pavillon distillent cette musique lancinante et criarde qui fait partie intégrante de tous les quartiers arabes, des vieillards chenus têtent leur pipe et échangent des nouvelles ; parfois, d'une mosquée voisine et dominant le tumulte, s'élève le cri du muezzin appelant les fidèles à la prière. Et si la plupart des façades, souvent admirablement ouvragées sont hermétiquement closes, il arrive que, l'espace d'un instant, une porte ouverte révèle les fraîcheurs profondes d'un jardin intérieur où un jet d'eau se répand dans une vasque de marbre. Oui, j'ai beaucoup aimé ce premier contact avec le monde musulman que je devais plus tard connaître de façon approfondie et sous de multiples aspects pas toujours aussi agréables.

En dehors de ce tour de service, nous organisons nos journées à notre guise. De petits groupes se sont reformés et, bien sûr, je continue à faire équipe avec Scherdlin, Poole et Curtis, Ceugniet et Locufier également inséparables se joignent fréquemment à nous. Le matin, après le lever et la toilette, la journée commence généralement par le petit-déjeuner que nous allons prendre au Prisunic où d'accortes serveuses pieds-noirs, qui n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux, nous servent un café et un sandwich au pâté. À cette heure, nous préférons sans doute des croissants, mais il ne faut pas trop demander !

Nous prenons nos repas au mess des officiers du Square Bresson où apparemment les aspirants sont admis sans problème... C'est un très beau bâtiment historique, ancienne caserne des Janissaires où, dans la tiédeur déjà un peu lourde de ce début de printemps algérois, nous prenons place à de petites tables dans un très beau jardin envahi de fleurs et de palmiers. Par contre, les menus ne sont pas à la mesure du cadre et nous y faisons une cure, sûrement très hygiénique mais peu nutritive, de cardes, de fenouil et de courgettes, trois légumes aqueux qui m'inspireront pendant tout le reste de mon existence une durable répulsion. Seul le vin



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

généreux d'Algérie est à discrétion mais, comme le verre est devenu un article critique, ce breuvage nous est servi dans des culs de bouteille tronqués servant de gobelets.

Ce mess, lieu de rencontre par excellence, offre un raccourci saisissant de l'ambiance qui règne ici entre les fractions d'armées d'origines différentes. D'une manière générale, les clans restent entre eux et évitent soigneusement de se mêler aux autres, mais aux heures d'affluence, d'inévitables brassages se produisent. C'est ainsi qu'un jour, j'ai vu à une table deux capitaines se faisant face. Tous deux portaient des décorations presque semblables, un ruban vert barré de noir.

Mais pour l'un, revêtu de l'ancien uniforme français, il s'agissait de la croix de guerre de deuil créée par Vichy et obtenue en Syrie en combattant contre les Anglais ; pour l'autre, en uniforme britannique, de la croix de la Libération gagnée en Libye. Il est évident que la conversation et les échanges de souvenirs ne pouvaient que tourner court.

Parfois, en fin d'après-midi, il nous arrive de nous aventurer du côté de l'Hôtel Aletti, mess de garnison de l'armée britannique où notre battle-dress et notre connaissance de l'anglais nous servent de lettre d'introduction. Nous y bavardons de longs moments en prenant du thé accompagné de toasts briochés, de scories et de muffins ; et, outre ces avantages gastronomiques, nous avons un réel plaisir à nous replonger dans cette ambiance. Aurions-nous la nostalgie de l'Angleterre ? Eh oui ! Il faut bien l'avouer, nous qui pendant tant de mois avons rêvé de revenir en France et qui en rêvons toujours, maintenant que nous sommes revenus, tout au moins en terre française, nous avons la nostalgie de l'Angleterre... Peut-être y a-t-il là matière à étonner, mais l'homme est ainsi fait.

Le reste du temps, nous baguenaudons dans les rues et, le plus souvent, dans cette ravissante artère ombragée qu'est la rue d'Isly, car c'est là que bat vraiment le cœur d'Alger. De temps en temps, nous allons au cinéma, habituellement au « cinéma de 4 sous » où l'on donne de très bons Films d'avant-guerre, niais ayant constaté que contrairement à la logique arithmétique quatre places nous coûtaient beaucoup plus de seize sous, nous sommes obligés d'espacer les séances pour ne pas trop entamer nos ressources.

Par l'intermédiaire d'officiers déjà anciens dans la place, nous avons aussi fait la connaissance de quelques civils et réussi à pénétrer quelque peu le milieu assez fermé de la bourgeoisie algéroise au demeurant fort agréable quand on y a été admis. Nous sommes ainsi invités à une soirée dansante à l'ambiance survoltée dans le quartier des facultés. Une autre fois, par le truchement d'un camarade de rencontre dont nous connaissons à peine le nom, nous sommes conviés à une surprise-party dans le faubourg de Saint-Eugène, quartier résidentiel situé en bord de mer à une dizaine de kilomètres du centre. Là aussi l'accueil est des plus chaleureux, et la soirée qui, en fait, se prolonge toute la nuit se déroule sous le signe de la plus franche gaieté. Mais, quand vers cinq heures du matin, je recherche le camarade qui m'a amené avec sa voiture, je constate qu'il est reparti depuis longtemps déjà sans me prévenir. Il ne me reste plus qu'à effectuer courageusement les deux heures de marche qui me séparent de l'Amirauté. Ce camarade, que je ne reverrai d'ailleurs pas, a incontestablement agi avec une certaine désinvolture, mais sans doute dois-je lui être reconnaissant d'avoir découvert, grâce à lui, l'inoubliable spectacle du lever de soleil sur les brisants de la corniche.

Tout ceci ne manque pas d'intérêt, mais ce n'est certainement pas pour participer à des surprises-parties, ni pour user pendant de longues heures nos semelles sur les boulevards que nous sommes venus ici. À l'approche de la fin du mois de mars, nous avons réellement conscience de la nécessité de faire quelque chose pour sortir de cette impasse, mais quoi ? Pour le moment, un seul d'entre nous a été affecté et encore est-ce dû à un concours de circonstances tout à fait particulières.

Il s'agit en effet de Michel Herbout, fils d'un officier supérieur de la Marine qui, faisant jouer des relations familiales, est parvenu à rejoindre le Régiment de Fusiliers Marins en partance pour l'Italie. Il y trouvera d'ailleurs une mort héroïque devant Montefiascone trois mois plus tard. Ainsi, il apparaît qu'en cette triste époque, pour avoir le droit de combattre, et éventuellement de se faire tuer, il est bon, comme dans beaucoup d'autres domaines, d'avoir des relations

Il y a quelques jours, un bruit a circulé indiquant que l'on demandait des volontaires pour la Syrie et le Liban, mais nous n'avons pas cherché à approfondir cette affaire, car même si la découverte de ces contrées



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

lointaines avait de quoi séduire, il nous a paru peu probable que la libération de la France, qui reste notre préoccupation essentielle, passe par des voies aussi détournées.

Mais voici que quelque chose qui semble plus sérieux se présente. Une circulaire que l'on nous a fait parvenir réclame des candidats pour le poste d'officier de liaison auprès des forces U.S. et britanniques en Italie. Pourquoi pas, en attendant mieux ? Avec Scherdlin, Poole, Curtis et Digo, nous décidons de tenter notre chance et nous allons prendre contact à l'adresse indiquée, un ensemble de bureaux assez importants de la rue Michelet. Le commandant qui nous reçoit, patron de ce service à Alger, nous accueille avec une très grande affabilité et cette attitude, peu courante de la part d'un officier supérieur appartenant visiblement à « l'ancienne armée », ne laisse pas de nous inquiéter un peu car elle montre que les candidats ne se bousculent pas à sa porte. Avec des phrases bien senties, il nous explique que le métier d'officier de liaison est le plus beau du monde, porteur de développements passionnants, et que nous avons fait, en venant le voir, un choix judicieux. Sur ces entrefaites, nous remplissons divers questionnaires et il nous convoque pour le surlendemain, munis de photos d'identité et de notre livret matricule. Nous voilà donc embarqués dans cette galère !

Le soir même, au mess du square Bresson, par une troublante coïncidence, nous rencontrons deux lieutenants déjà anciens et posés, donc tout à fait dignes de foi, qui rentrent précisément d'Italie où ils étaient officiers de liaison. Ils nous expliquent que leur mission a consisté à demeurer près du grand quartier général à Naples pour y régler de menus détails administratifs et qu'ils n'ont jamais pu se rendre sur le terrain auprès des unités combattantes. Plus grave encore, ils ont appris de source très bien informée que les titulaires de ces postes y seraient maintenus en cas de débarquement en France et ne quitteraient pas les grands Q.G. alliés. En résumé, si l'on fait abstraction du charme touristique indéniable de la baie de Naples et du Vésuve, cette affectation est totalement dépourvue d'intérêt. Elle semble même l'un des moyens les plus sûrs de ne pas tirer un coup de fusil jusqu'à la fin de la guerre. Nos deux interlocuteurs ajoutent que, venus à Alger sous le prétexte d'une vague permission, ils comptent mettre cette visite à profit pour faire annuler leur affectation par l'état-major du Général Koenig.

Atterrés par ces révélations, nous nous réunissons en bref conseil de guerre et décidons de ne pas donner suite à la convocation de notre nouveau chef de service. Seulement, il faut faire vite pour assurer nos arrières, car ce commandant ne nous voyant pas venir sera sûrement très mécontent, si mécontent même qu'il ne va pas manquer de déposer une plainte auprès de la gendarmerie pour nous faire rechercher avec tous les très graves inconvénients que cela implique.

Après nous être concertés, Poole suggère que nous allions d'urgence rechercher une autre affectation auprès de l'antenne de la 2^e Division Blindée qui assure à Alger la liaison pour le compte de cette grande unité implantée, pour le moment, au Maroc. Nous y avons déjà songé, sans grand espoir d'ailleurs, car nous savions que cette unité d'élite commandée par le prestigieux général Leclerc de Hauteclocque était elle aussi à effectifs pleins et que les places, au demeurant, y étaient particulièrement chères. Le problème s'était d'ailleurs résolu de lui-même, car lorsque nous nous étions présentés au bureau de l'antenne, nous avons appris que le capitaine qui la dirigeait se trouvait en mission pour plusieurs jours au Maroc. Mais maintenant il faut agir à tout prix, et nous décidons d'y retourner dès le lendemain matin.

Dès l'ouverture des bureaux, nous sommes reçus très cordialement par ce capitaine qui, fort heureusement, est de retour à Alger. Toutefois, si l'accueil est cordial, les propos qu'il nous tient ne sont guère encourageants. La division – nous le savions – est à effectifs pleins et de toute façon, lui, d'Alger, ne peut rien faire pour recruter des personnels, car même si des vacances se produisent fortuitement, il n'est pas tenu au courant. « Ah ! Si vous étiez sur place, au Maroc ajoute-t-il, vous auriez peut-être plus de chances... »

Une fois de plus, nous retombons du haut de nos illusions et cette fois c'est grave, très grave, car sans affectation garantie, nous ne pourrions jamais nous extraire de l'engrenage dans lequel nous sommes fourvoyés. Mais il en faut davantage pour abattre l'indomptable Digo. Après quelques instants de réflexion, il résume la situation :



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

– Ici, je m'en doutais, nous n'avions aucune chance et même si nous étions au Maroc auprès d'un sous-fifre quelconque d'état-major, nous n'en aurions pas davantage. Non, ce n'est pas aux saints qu'il faut s'adresser, c'est au Bon Dieu, c'est-à-dire à Leclerc en personne. Je m'en charge car il a été l'hôte de mes parents à Dakar. Mais pour cela, il faut que nous partions au Maroc.

– Mais, objectons-nous, il faut plusieurs jours pour aller au Maroc, peut-être plusieurs autres avant que notre cas soit réglé, si toutefois il l'est un jour. D'ici là, nous serons portés déserteurs à Alger.

– Oui, répond Digo impavide, mais De Gaulle et Leclerc l'ont été avant nous et cela ne leur a pas si mal réussi.

Des propos aussi convaincants finissent par avoir raison de nos scrupules et nous décidons de partir pour le Maroc dès l'après-midi, dans la plus stricte clandestinité, cela va sans dire. Ceugniet et Locufier, également très désireux d'obtenir une affectation à la 2^e D.B., nous accompagneront.

Après avoir rapidement bouclé nos bagages, nous affréons deux taxis pour nous faire conduire à la gare de l'Agha, sans doute moins contrôlée que la gare Centrale et, de fait, personne ne nous demande rien lorsque nous prenons au guichet sept billets pour Rabat. Nous sommes seulement désagréablement surpris par le montant du voyage qui épuise, à peu de chose près, nos petites économies et, vu la situation dans laquelle nous sommes, nous pensons qu'il s'écoulera un certain temps avant que nous soyons remboursés par un organisme militaire !

Un peu après dix-sept heures, le train entre en gare et, quelques minutes plus tard, nous roulons vers l'Ouest. Après avoir traversé une partie de la Mitidja aux paysages riants et aux riches cultures, la nuit tombe lorsque nous atteignons Miliana. Nous savons que la distance d'Alger à Rabat est considérable, près de 1 400 km, et en plus nous sommes un peu effarés par la lenteur du voyage car lorsque le jour se lève, nous avons à peine dépassé Perrégaux.

À l'occasion d'une halte, nous buvons une tasse d'ersatz de café, mais à midi, lorsque le train s'immobilise pour un arrêt de deux heures dans la petite gare de Sainte-Barbe-du-Tlelat — station de correspondance pour Oran —, nous avons réellement une faim canine, car nous n'avons avalé depuis la veille que quelques œufs durs. Nous sortons dans le village qui bien que nous ne soyons qu'au début du printemps est déjà écrasé de soleil, et nous trouvons, non loin de la gare, une petite auberge campagnarde, telle qu'on pourrait en trouver dans n'importe quel village de l'Aude ou de l'Hérault, où l'on nous sert pour une somme modique une copieuse salade de tomates et un beefsteak frites. Ce véritable festin nous remonte sérieusement le moral, ce dont nous avons besoin car, à l'exception peut-être de Digo, nous nous posons d'inquiétantes questions concernant notre avenir. Nous songeons à ce qui doit se passer à Alger et, même si nous ne sommes pas présomptueux au point de croire que la ville est en révolution, nous imaginons sans peine l'échange de coups de téléphone qui doit avoir lieu entre l'officine de la Rue Michelet, où nous devons nous présenter ce matin, l'Amirauté et le Bureau de Garnison, à la suite de notre disparition.

Dans l'après-midi, nous faisons un arrêt à Sidi-Bel-Abbès où nous achetons à nouveau des œufs durs, quelques boîtes de sardines et des oranges — ce sera notre ordinaire jusqu'à la fin du voyage — à la cantine de la Légion Étrangère. Vers sept heures, alors que le ciel commence à s'assombrir, nous dépassons Tlemcen qui nous paraît un merveilleux havre de verdure étagé sur sa colline, et ce n'est que vers minuit que nous atteignons la frontière marocaine à Oujda. Nous avons déjà couvert un bon tronçon de route, mais il reste encore, avant d'arriver à destination, à traverser d'Est en Ouest tout le territoire marocain qui est à peu près aussi grand que la France.

Au réveil, si l'on peut parler de réveil car nous n'avons guère dormi, nous roulons à petite vitesse à travers l'immense plaine désertique de Guercif, l'un des paysages les plus désolés de la planète, tout au moins à cette latitude, et ce n'est qu'à l'approche du soir que nous en sortons, après avoir dépassé Taza pour atteindre des régions plus vallonnées et plus accueillantes.

Le lendemain matin, troisième lever de soleil depuis notre départ d'Alger, nous arrivons en gare de Fez. Et le peu que nous voyons de cette ville arabe fortifiée, nichée au milieu de collines verdoyantes et dominée par



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

de vieux forts crénelés, nous paraît infiniment pittoresque et attrayant. À partir de là, le train semble accélérer quelque peu sa course. Nous traversons Mekhnès en fin de matinée, puis vers le milieu de l'après-midi, des bouffées d'air plus vivifiant et plus léger pénètrent par les fenêtres ouvertes du wagon. En effet, nous atteignons Salé et nous apercevons au loin et jusqu'à l'infini le miroir bleu de l'Atlantique.

Une demi-heure plus tard, notre convoi stoppe définitivement sous les colonnes mauresques de la gare de Rabat. Nous sommes le 31 mars et il est dix-sept heures. Avisant sur le quai un lieutenant de Chasseurs d'Afrique, nous lui demandons s'il se trouve un mess dans les parages et, aimablement, il nous indique à peu de distance un grand bâtiment de style ancien bien que récemment badigeonné à la chaux, ce qui lui donne une nouvelle jeunesse.

Avec un superbe aplomb, nous annonçons au sous-officier gérant que nous sommes en instance d'affectation à la 2^e Division Blindée, et il nous attribue aussitôt des chambres, s'excusant que la densité d'occupation de son établissement l'oblige à loger Messieurs les Aspirants par deux. Il pousse même l'amabilité jusqu'à mettre à notre disposition une camionnette et deux hommes de corvée pour aller chercher nos cantines à la gare.

Après avoir pris une bonne douche et changé de linge, ce dont nous avons le plus urgent besoin car nos tenues étaient émaillées de taches d'huile de sardine, nous dînons fort convenablement et nous partons faire connaissance avec la ville.

Rabat, ville de dimensions modestes mais capitale et cité administrative du Royaume, est pleine de charmes. Non seulement les édifices anciens d'une admirable architecture arabe y abondent, mais une salubre unité de doctrine a aussi imposé que les constructions modernes adoptent le même style pour s'intégrer dans ce cadre. Il en résulte un ensemble harmonieux et typiquement marocain qui ne peut que séduire le voyageur à son arrivée. Le quartier arabe, surtout vu la nuit tel que nous l'avons découvert, donne une profonde impression d'exotisme et de dépaysement. Au pied des blanches murailles à créneaux, toute une population nocturne aux allures mystérieuses palabre dans ses burnous, autour des canons, ces braseros indigènes dont les charbons rougeoient en répandant de fortes odeurs de grillades. Des chameaux défilent nonchalamment en portant de lourds fardeaux qui oscillent au rythme de la marche. Et de toutes les petites rues obscures qui s'enfoncent dans la Médina, éclairées seulement par les quinquets des commerçants qui sont comme autant de lucioles, monte cette éternelle musique du Maghreb aux sons aigus et discordants. Il semble qu'ici personne ne se couche, car malgré l'obscurité apparente, dans toutes les boutiques l'activité bat son plein, et les innombrables cafés maures, devant lesquels trône parfois un charmeur de serpents, abritent dans la fumée des pipes d'interminables conciliabules.

Les yeux pleins de ces images, nous regagnons le mess pour prendre un repos réparateur qui n'est certes pas un luxe après ces trois nuits de voyage dans un compartiment inconfortable. C'est alors que le charme est rompu, car au moment de nous endormir, nous songeons brutalement à l'échéance du lendemain et, même si nous avons conscience d'avoir agi pour la bonne cause et par fidélité à notre idéal, ce n'est pas tout à fait suffisant pour éliminer la sourde inquiétude qui nous tenaille.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

Division Leclerc

Le lendemain matin, nous nous sentons un peu plus assurés ; d'une part le repos de la nuit a été profitable, et d'autre part, comme presque toujours à l'approche de l'action, l'inquiétude se dissipe pour faire place à une certaine sérénité. Nous trouvons même le courage de plaisanter en prenant notre petit-déjeuner de bon appétit. Quand je dis nous d'ailleurs, je n'inclus pas dans ce collectif Digo qui, à aucun moment, ne s'est départi de son calme et de son optimisme depuis le départ d'Alger, et manifeste en ce moment même une parfaite maîtrise.

Dès que la camionnette qui assure la liaison entre Rabat et le PC de la Division à Témara arrive dans la cour, nous y montons en prenant toutefois la précaution de laisser nos bagages et de conserver notre chambre au mess, car nous ne savons pas si nous n'en aurons pas encore besoin...

Le trajet jusqu'à Témara par la route côtière est rapide, une petite quinzaine de kilomètres, et un peu avant neuf heures, nous sommes déposés auprès d'un groupe de villas de filaos et de lauriers-roses, surmontées d'une entourées d'une forêt d'antennes autour desquelles règne une vive animation. À chaque instant, des jeeps ou des estafettes motocyclistes partent ou arrivent. La villa du Général ne diffère des autres que par l'existence d'un mât de drapeau dont le socle représente l'insigne de la division, et au sommet duquel flottent les trois couleurs frappées de la croix de Lorraine. Elle s'en distingue aussi par la présence d'une garde, en grande tenue de parade, qui s'apprête à rendre les honneurs au commandant de la division dès qu'il sortira. Nous faisons les cent pas devant l'entrée, sur la route éblouissante de soleil, et l'attente devient lancinante. Soudain, un commandement retentit : « Présentez armes ! » Et le clairon entonne le « Rappel de pied ferme ». Nous apercevons une mince silhouette qui descend le perron puis s'arrête devant la garde, rend le salut et inspecte chaque homme en posant quelques questions que nous ne pouvons entendre de l'endroit où nous sommes.

C'est fini, l'inspection de la garde est passée et, après un dernier salut, le général s'apprête à monter dans sa voiture dont le conducteur tient la portière ouverte. C'est alors que nous intervenons, saluant à six pas et conservant un gauche garde-à-vous pendant que Leclerc, surpris et apparemment très peu satisfait, tourne vers nous son visage sévère et nous examine de la tête aux pieds de son célèbre regard d'acier. Si nous le pouvions, nous donnerions un coup de coude à Digo pour l'inviter à nous sortir de cette situation inextricable, mais le garde-à-vous ne tolère pas de semblables libertés et d'ailleurs c'est inutile, car Digo, fidèle à sa promesse, prend la parole d'une voix nette et ferme :

- Mon général, je me permets de me présenter. Je suis l'aspirant Digo, fils du gouverneur chez qui vous vous êtes arrêté il y a quelques mois à Dakar.

- Je me souviens, en effet, répond le général, mais croyez-vous que le moment soit bien choisi pour m'accoster ainsi à la porte de mon P.C. ? Et puis, que signifie cette délégation d'aspirants qui vous accompagnent ? Digo ne se démonte pas : - Mon général, nous sommes sept aspirants sortant de l'École des Cadets de Ribbesford. Si nous nous sommes permis de faire une pareille entorse au règlement, c'est parce que nous sommes dans une situation très délicate que seule votre autorité peut dénouer. Nous voulions à tout prix servir dans votre division et comme c'était impossible d'Alger, où nous étions déjà affectés, nous sommes venus ici sans autorisation.

Leclerc n'a pas cillé, mais il nous semble néanmoins - peut-être est-ce une illusion - que son regard glacé s'humanise un peu.

- En somme, vous êtes déserteurs

Et comme par notre silence tendu nous acquiesçons à cette triste constatation, tout à coup, il éclate de rire, d'un rire clair qui le fait soudain paraître très jeune.

- Bande de garnements ! Je ne sais pas quelle formation vous avez reçu à Ribbesford, mais si vous venez chez moi vous avez intérêt à vous comporter désormais comme des militaires. Allez trouver de ma part le



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**L'engagement mouvementé dans la 2^e DB
de 7 cadets de la France libre (promo Corse et savoie)**
Extrait de Un aller et retour pour L'Angleterre de Ralph Firth

commandant Quilichini qui est chef du 1er bureau, et dites-lui de vous trouver une affectation, n'importe laquelle. Il me rendra compte.

Puis, sans écouter nos remerciements, il tourne brusquement les talons et monte dans sa voiture. Nous nous apercevons qu'elle a déjà disparu au premier tournant, alors que nous sommes encore plantés au garde-à-vous au milieu de la route.

C'est peu de dire le soulagement que nous ressentons, et avec force claques dans le dos, nous congratulons Digo comme il convient pour sa remarquable prestation qui nous a tirés de ce mauvais pas. Mais tout n'est pas fini pour autant :

en fait tout ne fait même que commencer, car nous nous doutons que l'état-major, « court-circuité » au niveau du général, ne va pas nous accueillir à bras ouverts. Et en effet, lorsque quelques instants plus tard, après nous être renseignés, nous pénétrons dans l'ancre du chef du 1er bureau, nous avons le sentiment que la partie sera rude. Assis derrière son bureau, le commandant Quilichini, prévenu par l'un de ses adjoints, nous regarde entrer. Bien que n'ayant guère dépassé la trentaine, c'est un homme brun, trapu et sanguin, qui donne une extraordinaire impression de puissance et à l'aspect aimable d'un bulldog à l'arrêt. Il nous demande d'une voix rogue : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » Puis, lorsque nous lui avons exposé en détail les raisons de notre visite, il ne fait pas de commentaire, car personne à la division ne se permet de commenter les décisions du Général, mais nous avons l'impression de ne pas nous en être fait un ami. Vingt ans plus tard, servant sous ses ordres alors qu'il sera devenu général commandant supérieur aux Antilles-Guyane, J'évoquerai en plaisantant cette première entrevue, mais pour le moment, l'heure n'est pas à la plaisanterie. Dans l'immédiat, le commandant Quilichini, se levant avec une étonnante agilité de la part d'un homme de cette corpulence, examine en maugréant les tableaux synoptiques qui tapissent les murs de son bureau, puis nous communique nos affectations. Pour ma part, à ma grande surprise, mais je me garde d'en rien laisser paraître, je dois rejoindre le 12^e Régiment de Chasseurs d'Afrique. C'est évidemment surprenant, car il s'agit d'un régiment de chars appartenant à l'arme de la Cavalerie alors que j'ai opté pour l'infanterie coloniale, mais dans cette situation de sureffectif généralisé, il n'y a pas lieu de faire le difficile. Digo, Poole et Ceugniet, conformément à leur choix d'arme, sont également affectés dans des régiments blindés ; Locufier est affecté dans une unité du Matériel ; Scherdlin et Curtis, enfin, rejoignent comme ils le souhaitaient le Régiment de Marche du Tchad. Avant de nous laisser partir, le commandant nous toise de son regard perçant et ajoute : « N'allez pas vous imaginer, surtout, que vous allez d'emblée commander un peloton ou une section. Nous verrons cela plus tard quand vous aurez fait vos preuves et quand les pertes auront créé des vides. En attendant, estimez-vous heureux d'être adjoints. »

Nous aurions sans doute souhaité un accueil un peu plus chaleureux, mais c'est la guerre, et dans cette unité déjà auréolée de légende et composée de vétérans endurcis, nous savions que nous n'avions aucun paternalisme à attendre. L'honneur de faire désormais partie de cette phalange enviée doit nous suffire.

Le texte est extrait du livre « Un aller et retour pour l'Angleterre » récit autobiographique de Ralph Firth ... qui a poursuivi sa carrière militaire jusqu'au grade de Général.